

peut-être, « la troupe de la Muraille ¹ », et peut-être, du mot *Ong*, « droite ou sud », « la troupe du sud ». Plus tard, ce nom fut contracté en *Ong-out*.

Au nœud du chemin de ronde, de la route militaire derrière la grande muraille, Hoang Ti avait bravement établi sa capitale en plein Chen Si, à portée des barbares du Nord et de ceux de l'Ouest. L'esprit rétrograde et l'incorrigible particularisme de l'aristocratie chinoise défrent l'œuvre du grand empereur. De nouveau la Chine, partagée en huit royaumes, déchirée par les factions, impuissante au dehors, se blottit derrière les Marches, abritée désormais par sa muraille. Maintenant, un nouvel empereur Hoang-Ti, originaire du Chen-Si, avait refait l'unité nationale, aidé par les montagnards du *Ho-Nan*, « Sud du fleuve », du pays où toujours, aux heures de crise, a battu, vivace, le cœur de la Chine. Les empereurs Han avaient repris l'œuvre patriotique des Thsin, la conquête des Marches et la soumission des barbares, leur assimilation par la force des armes d'abord, puis par l'esprit, par les manières, par l'éducation, par tout ce qui fait la civilisation chinoise. Ce que les Han ont tenté, en réalité, c'était de chinoiser les Turcs du Nord et les Iraniens de l'Ouest. Depuis, la Chine n'a jamais renoncé à leur politique; conquête des Marches, assimilation des peuples qui les habitent, c'est la politique traditionnelle, nationale de la Chine depuis dix-huit cents ans. On verra que les Mongols, comme empereurs chinois, n'ont pas fait autre chose que suivre la tradition des empereurs Han, et de leurs successeurs les Thang.

C'est à partir de l'année 121 que la tactique et la politique chinoise s'affirment. Il s'agit de rompre la masse des barbares, unie sous la domination du Tchen Yu, « Pouvoir du

1. « Des Chinois *Ongtoulouk* avec les cinq bataillons, au sommet du *Seuklèp* je me suis battu. » (*Die Alltürkischen inschriften der Mongolei*, p. 59.) Il paraît s'agir d'une révolte des *Ongout*, contre lesquels l'Empereur emploie d'autres mercenaires turcs.

Ciel »; il faut la couper en deux tronçons, refouler au loin, vers le nord et vers l'ouest, les peuplades qu'on aura rejetées au delà des Marches, assimiler celles qu'on aura retenues en deçà, entre les Marches et la Grande Muraille; dans les Marches mêmes, planter une barrière infranchissable de colons chinois, de peuples chinoisés, qui séparera, pour toujours, les deux tronçons taillés dans la masse compacte des *Hioung Nou*. En 112, les Chinois ont dépassé les Marches du Nord, tiennent la vallée de l'Ili, les débouchés de celle du Syr Darya; en 108, ils sont maîtres des Marches du Sud, de Hami, de Tourfan; autour de leurs postes militaires, de leurs comptoirs, les nomades se groupent, se fixent, deviennent des *Oïgour*, des « soumis ¹ », par opposition aux « insoumis marrons », aux Kirghiz ² Kazak, repoussés vers l'ouest. En deçà des Marches, les peuplades englobées par les *Hioung Nou*, sans cohésion nationale, simplement soumises au Tchen Yu, comme le furent plus tard à l'Attila les Alains, les Gots, les Bulgares, etc., se dissolvaient rapidement, et se fondaient dans la masse chinoise, renforçaient la barrière entre les deux masses de langue turque, celle qu'on captait à l'est des Marches, et celles qu'on refoulait à l'ouest. Dans ce II^e siècle avant l'ère, « on comptait, depuis la capitale de la Chine jusqu'au Dahja ou Davan, neuf idiomes différents, mais à partir du Davan jusqu'à Ansi (Parthiène) on ne parlait plus que des dialectes de la langue turque ³. » De ces peuples non turcs,

1. De même, les Espagnols partageaient leurs Indiens en *Indios Manzos*, ce qui correspond exactement à *Oïgour*, et en *Indios bravos*, qui traduit très bien *Kirghiz Kazak*.

2. A partir du VII^e siècle (731) au plus tard, le mot de *Kirkiz* (Kirghiz) figure comme un véritable ethnique, et ne paraît pas représenter une confédération. « Les Tibétains, les Kirkiz, les *trois* Kourikan, les *trente* Tatar, les Kitai.... Les *neuf* Ogouz, les Kirkiz, les *trente* Tatar, les Kitai.... Les *Cha* kirkiz... Les Karluk... Les Basmal Karluk... Les Kitai-Tataby. » (*Die Alltürkischen inschriften der Mongolei*, passim.)

3. Donner, Inscriptions de l'Orkhon, XLII. Par *Davane*, il faut entendre le *Terek Davan*, le « Port des peupliers », c'est-à-dire, le *Nan-Lou*, le passage des

ce qui ne s'assimilait pas aux Chinois était violemment refoulé dans le *Si Yu*, « le grand Ouest », ou repoussé vers le sud de l'Hexapole, dans les *Pamir*, « le pays des Causses », vers l'Inde, vers le *Ki-Pin*, la « Cophène » des Grecs. De ce côté sont les restes des Turcs primitifs, « Sakae, Massagetae », et les Indo-Scythes des Hellènes, les « Getae » des Latins, les grands et les petits « *Yue-tchi* » des Chinois. Au nord sont, maintenant, du côté de l'ouest, les *Kiptchak*, « gens de la steppe », et les *Kirghiz Kazak*, « nomades insoumis », séparés par la barrière des Marches, par les *Oïgour*, « les soumis, les civilisés », de la masse groupée autour du Tchen Yu de l'est, arrêtée au sud par la Grande Muraille, pressée au nord et à l'Orient par d'autres barbares, les ancêtres des Toungouzes et des Mandchous actuels, bouclée au sud-ouest par les rudes peuplades tibétaines, étranglée, à cette issue, par le défilé entre la Grande Muraille et les montagnes, désormais livrée à l'éducation chinoise.

Après la conquête des Marches, c'est vers le nord-ouest que les Chinois portent leurs efforts, pour dégager les débouchés du Pé-lou, et achever d'isoler les Hioung Nou orientaux. En 104, ils s'aventurent trop loin au milieu des Kirghiz, perdent une armée dans les steppes; mais les barbares d'Orient étaient si bien enclos entre les Marches et la Muraille qu'en 51, le Tchen Yu, « Pouvoir du Ciel », venait faire sa soumission à l'empereur de Chine, dans sa capitale de Si-Ngan-Fou, et lui demandait l'investiture comme vassal. J'emploie le terme « investiture », auquel nous sommes habitués; il est inexact, ici. En réalité, suivant la coutume turque de l'adoption à rebours, le Tchen Yu reconnaît « l'illustre Empereur » pour son père, lui demande un nom¹, et ne communique plus avec

Six Villes ou Kachgarie, en Fergana. Pour *An-Si*, je donnerai l'orthographe A-Si, A-Su, et j'étends la dénomination jusqu'au Kouban, au pays des Alains.
1. « Les *begs* (seigneurs) turcs abandonnèrent leurs noms turcs; de *begs*

lui, officiellement, que sous ce nom nouveau, sous ce nom chinois sollicité et obtenu. A partir de ce moment, les souverains hioung nou, puis les Turcs, vont porter deux noms, l'un national, l'autre chinois, qui date du moment où « l'illustre Empereur » les adopte, les nomme, et leur donne un titre équivalent à une charge ou à un apanage. C'est comme grands officiers impériaux ou comme apanagés qu'ils feront désormais la guerre à la Chine, réclamant leur part dans la succession par les armes. C'est maintenant qu'ils sont vraiment des *Hioung Nou*, des « serviteurs rebelles » de l'illustre Empereur. De même, nous verrons, plus tard, les Turcs occidentaux convertis à l'Islam solliciter des adoptions, des charges et des apanages chez les Khalifes, prendre des noms arabes, et revendiquer, de force, les droits qu'ils attachent à des titres purement honorifiques.

Soixante ans de troubles et de révolutions en Chine n'interrompirent pas la tradition; les barbares furent tenus en bride, malgré leurs tentatives de révolte. Lorsque la dynastie des Han orientaux fut solidement établie, mettant la capitale de l'empire au cœur du pays, à Lo-Yang, dans cette patriotique province de Ho-Nan d'où la Chine a tant de fois pris son élan contre l'étranger, la politique de conquête au nord et à l'ouest, la politique d'assimilation des barbares intérieurs, d'expansion contre les barbares extérieurs, devint vraiment nationale. On peut observer, à cette époque, un curieux parallélisme entre le grand empire romain d'Occident et le grand empire chinois d'extrême Orient. Tous deux reçoivent simultanément, l'un la bonne nouvelle du Christ, l'autre, la

(mandarins) chinois, noms chinois adoptant, à l'illustre *Kagan* (l'empereur de Chine) soumis, à lui cinquante années leur intelligence et force ils donnèrent. » (Monument du Bilgué Khagan, année 731, dans *Alltürkischen inschriften der Mongolei*, p. 47.) — Ils donnent à l'illustre Empereur leur « intelligence et force », comme ses enfants, ayant reçu leurs noms de lui, leur « père et mère ».

bonne nouvelle du Bouddha; et dans cette grande joie des peuples, de rudes et fermes empereurs domptent les barbares d'Occident depuis les Marches rhénanes jusqu'au Danube, et ceux d'Orient depuis les Marches d'Ili jusqu'à la Caspienne. Les Han orientaux correspondent aux Antonins de Rome, à quelques dizaines d'années de différence; le calendrier des confesseurs bouddhistes, dans les Marches chinoises, ressemble à celui des martyrs chrétiens dans les Gaules. Comme au christianisme les empereurs romains opposèrent la vieille tradition littéraire païenne, de même au bouddhisme les nationalistes chinois opposèrent les vieux livres détruits par les Tsin, si soigneusement recherchés par les premiers Han. C'est l'époque des grands compilateurs, et celle de l'apothéose de Confucius.

En 46, la politique nationale chinoise obtient un résultat décisif; les Hioung Nou orientaux, séparés des occidentaux par la conquête des Marches et par l'appui donné aux Oïgour, sont à leur tour rompus en deux tronçons. Leur Tchen Yu était en compétition avec son frère aîné. Celui-ci, conformément au droit ture, réclama la part mobile de l'héritage, c'est-à-dire l'armée, réunit ses bandes, entraîna, de gré ou de force, huit des clans confédérés à sa suite, traversa le désert, et vint demander l'adoption à l'Illustre Empereur. Les Chinois, qui probablement avaient eu la main dans l'intrigue, s'empressèrent d'accepter, reconnurent le prétendant hioung nou pour légitime, et cantonnèrent ses sujets dans les Marches du nord, le long de la Grande Muraille. Les Turcs n'ont pas oublié le souvenir d'une migration qui liait la destinée d'une partie des leurs à celle du grand empire chinois; au xvii^e siècle, Aboulghazi en trouvait encore le souvenir dans leurs anciennes traditions: « Les Chinois, dit-il, avaient élevé autour de leur pays une haute muraille dont les deux bouts touchaient à la mer...; une pareille muraille s'appelle dans leur

langue *Ongou*... Les souverains de la Chine proposèrent à des clans turcs de se charger de la garde des portes moyennant une solde annuelle. Les Turcs acceptèrent, de père en fils, furent les gardiens de la Muraille, d'où on leur donne le nom d'*Ongout*¹. »

D'autres tribus turques occupaient déjà les Marches du nord, avant l'arrivée de leurs compatriotes et cousins, profitant de l'immense marché chinois, vendant les produits de leurs troupeaux et de leurs chasses pour des étoffes, de la quincaillerie, du grain; peut-être même, dès cette époque, les Chinois frappaient-ils, à l'usage de ces Turcs, une monnaie spéciale; quoi qu'il en soit, on possède des exemplaires de monnaies *sino-turques*, portant une inscription bilingue en caractères chinois d'un côté, paléo-turcs² de l'autre; la légende chinoise de l'une de ces monnaies signifie « valeur courante de la période *Kai Youen* » et peut remonter jusqu'à 621. Les caractères turcs donnent la valeur.

A l'occasion, ces Turcs des Marches, quand ils n'étaient pas à la solde chinoise, pillaient volontiers le plat pays, le long de la muraille, et à l'intérieur du grand coude que forme le Fleuve-Jaune. L'arrivée de nouveaux concurrents et amis, que l'Illustre Empereur ne pouvait solder ou nourrir tous, les rendait plus turbulents et plus audacieux. Ils recommencèrent leurs pilleries au sud du fleuve, tout en présentant, comme d'habitude, à la cour de Chine, leurs compliments, leurs excuses et leurs doléances, avec leurs offres de service. En 72, l'empereur Ming-Ti résolut de frapper un grand coup pour en finir. Le plan, parfaitement adapté au caractère turc, était de châtier les plus rebelles, de contenir les autres

1. « En mongol, ajoute très bien Aboulghazi, le *t* final du mot *Ongout* est le signe de l'adjectif relatif. • Il est aussi la marque du pluriel.

2. Drouin, la Monnaie bilingue de Minoussinsk, *Bulletin de Numismatique*, mars 1892, et suite du même dans *Bab. and Or. Record*, nov. 1892.

et de s'en débarrasser en les employant à des guerres lointaines. On trouvait ainsi moyen d'éclaircir des populations trop denses pour mener leur vie de vagabondage et de faïnéantise sur les réserves qui leur étaient assignées; l'infatigable colon chinois profiterait des vides pour transformer les friches en labours. L'homme capable de mener à bonne fin l'entreprise, de dompter les grandes compagnies turques et de les réduire, était tout trouvé; il s'appelait Pan-Tchao. Au caractère qu'il fallait pour mener ces hobereaux nomades et ces routiers, il joignait le génie des grandes entreprises militaires; c'était un Duguesclin, avec l'imagination et les grandes envolées d'un Annibal. Il commença par nettoyer le pays, puis fit carré le pré de l'empereur.

En 76, le Nan-Lou était conquis et organisé, les Hioung Nou septentrionaux, malgré deux essais d'offensive, délogés du Pé-Lou. Cette même année 76, Pan-Tchao, rappelé en Chine par un nouvel empereur, exposait dans un mémoire son plan politique et militaire. La conquête du Grand Ouest ne coûterait à l'illustre Empereur ni un homme de ses sujets nationaux, ni une once d'argent de son trésor, si on suivait son plan. Il fallait grouper en fédération, sous le protectorat impérial, les peuples belliqueux des Marches et les roitelets de l'Ouest; eux-mêmes fourniraient les hommes, eux-mêmes fourniraient les deniers; la Chine donnerait l'impulsion, la dirigerait, organiserait les masses barbares, les conduirait à la conquête de l'Occident, toujours plus loin des frontières derrière lesquelles l'active fourmière chinoise, labourant et travaillant en paix, créait la richesse. Quant à ce qui restait des Hioung Nou du Nord, il s'en chargeait; contre ces incorrigibles on avait formé un véritable plan d'extermination; c'est en l'an 92 qu'un lieutenant de Pan-Tchao l'exécuta, pendant que le héros lui-même conduisait ses bandes turques, gètes, afghanes, à la conquête de l'Ouest. Une armée chinoise

ferma l'issue du Pé-Lou, aux sources de l'Irtyche, refoulant les Hioung Nou vers l'est, et les acculant aux gorges de l'Altaï; par le sud, on lança sur eux leurs rivaux les Turcs déjà nantis, les Oïgour de la Pentapole; par l'est et par le nord, leurs mortels ennemis, Tatares des bois et Toungouzes, de vrais sauvages, ceux-là. Les Hioung Nou cherchèrent à se faire jour par le haut Irtyche; ils offrirent la bataille et la perdirent. Quelques tribus rompèrent le cercle des traqueurs, du côté de l'ouest, prirent la steppe, allèrent demander l'adoption en Kiptchak, ou se firent marronnes sur la lande, se fondirent aux autres Kazak et Kirghiz; celles-là, nous les retrouverons entre le Yaïk (Oural) et l'Idil (Volga), puis sur le Kouban, puis sur le Don, puis sur le Danube; elles domineront les Finnois du plateau Yogour entre Yaïk et Idil, et les emmèneront aux grandes aventures, sous leurs noms de Huns, de Huns Yogoures (Hunnigoures), d'Abares, de Magyars, jusqu'à ce que le gros de la nation apparaisse lui-même, et qu'on entende parler des Patzinakes¹, des Ouzes², des Koubanis ou Coumanis, venus du Kouban, qui s'appellent Kiptchak, des Turkmènes ou Turcs du Terek. Du reste, les uns

1. Petchénègues, *Bedjnak* des Arabes; l'ethnique est : *Betchène*; Aboulghazi (p. 58 trad., 56-56 texte) apparente les *Betchène* aux *Kiat*, qui sont des Mongols, et dit que quatre de leurs clans ont émigré. *Bedjnak* est formé régulièrement sur *Betchène*, comme *Soghd-ak* sur *Soghd*, *Togm-ak* sur *Togo*.

2. La véritable orthographe turque ancienne est *Ogouz*; elle est donnée par l'inscription de Bilgü Khan qui parle toujours des *Ogouz* comme d'une confédération : *dokouz Ogouz*, « les neuf Ogouz ». Des noms de ce genre sont fréquents, pour des confédérations turques, et le restent jusqu'à nos jours; *Tekké*, « le bouquetin », est le nom de la plus importante confédération turcomane; *Baquiçh*, « l'élan », est un groupe kirghiz. Ce sont aussi des éponymes : *Séné*, *tchéné*, *tchino*, en turc archaïque et en mongol, éponyme de *Boro tchino*, « le loup gris », l'*A-sse-na* des Chinois, ancêtre des Turcs; *Goa*, « la biche », éponyme d'*Atang Goa*, « la biche lumineuse », mère des Turcs. On verra, plus loin, l'illustre famille des *Bougou*, « le grand cerf ». D'*Ogouz*, où l'accent tonique est sur la dernière syllabe, les Arabes ont fait *Ghouz*; la phonétique turque a transformé *Ogouz* en *Ouz*. Les inscriptions de Mongolie accolent fréquemment aux *Ogouz* leur titre national de « Turc » dans un double sens politique et ethnique : « *Turk Ogouz bëglèri boudoun* — Turcs Ogouzes, seigneurs et peuple (p. 15 — 2). — *Turk Ogouz bëglèri boudouni*, *èsid* : Turcs Ogouzes, seigneurs et peuple, oyez! » (p. 55 — 18).

sont dispersés, exterminés, par les Oïgour, les Chinois, les Tatares; des autres une poignée va se jeter dans l'Altaï, y cherche un abri dans les gorges, dans les vallées profondes, y vit, obscure, s'y maintient, s'y multiplie. Lorsque, quatre siècles après, leurs descendants sortiront de l'*Erkené Koun* sous la conduite du Loup Gris et du Forgeron, le nom même des ancêtres aura disparu : ce ne seront plus des Hioung Nou, mais des *Tou-Kioue*, « des Turcs ».

Pan-Tchao poussa jusqu'à la Caspienne; il allait attaquer les Parthes, et Rome derrière eux, quand l'Empereur le rappela.

Après la chute des Han orientaux (de l'an 25 à l'an 221), la Chine se morcela pour longtemps, et les barbares du Nord et de l'Ouest eurent beau jeu.

Comme à Rome le christianisme naissant, des sectes religieuses nouvelles désorganisaient l'antique société chinoise; en 184, celle des Tao-Sse avait soulevé le formidable mouvement des « Bonnets jaunes »; en 194, un aventurier militaire, Thsao-Thsao, dompta la révolte, rétablit l'ordre, se fit dictateur; son fils fut empereur de la Chine du Nord, pendant que la Chine du Sud se partageait en deux royaumes. Cette Chine du Nord, entre la Grande Muraille et le Fleuve Bleu, ne pouvait vivre et se maintenir que par les armes des barbares, de ces Hioung Nou méridionaux, de ces Turcs demi-chinoisés par les Han qui demeuraient entre la Grande Muraille et le Fleuve-Jaune. A partir de 308, les Turco-Chinois se partagent l'empire du Nord, s'y succèdent rapidement. Comme dans l'Occident lointain à Rome, dans l'extrême Orient des empereurs barbares défendaient l'Empire contre d'autres barbares. Pendant cette anarchie, les Turcs eux-mêmes fondent, en Chine, des royaumes nationaux indépendants.

Ce n'est qu'en 589 que l'unité de l'Empire est rétablie, et que le bouddhisme, sous une forme modifiée, est adopté par

les masses chinoises. On comprend que dans cette époque de troubles, les empereurs de la Chine du Nord, tantôt Turcs d'origine, tantôt arrivés au pouvoir par l'appui des Turcs, aient fait cause commune avec leurs sujets et vassaux barbares, et que la vie nationale des Hioung Nou méridionaux se confonde avec celle de la Chine septentrionale.

Au commencement du ^ve siècle, une partie des Turcs Kiptchak, maîtresse du pays entre Oural et Volga, groupant sous sa domination les peuples finno-ougriens du Yogour, « du pays d'en haut », se lancent dans une suite d'expéditions, se disputent toute la région des plaines, depuis le Volga jusqu'au Danube, où leurs avant-gardes, connues des Européens sous le nom de Huns, ont déjà trouvé fortune. Leurs lieux de réunion favoris sont les steppes au nord du Caucase, les prairies du Kouban et du Terek, et les collines entre le Volga et la Kama. C'est de là que, suivant les chances de la guerre, ils se jettent sur l'Ouest, à la tête de leurs sujets, Metchères ou Magyars, Bachkirs dont le pays s'appelait au moyen âge la Grande Hongrie¹, Bulgares,

1. Le *magyar* actuel est représenté, entre Oural et Volga, par le dialecte que parlent les *Vogoul*. Les mots turcs archaïques, de forme plus ancienne que ceux introduits en Hongrie, au ^{xiii}e siècle, par les Turcs *Comans Kiptchak* et aux ^{xv}e et ^{xvi}e par les Turcs Osmanlis, fourmillent en magyar. La confédération des *Hetu Magyar*, « Sept Magyars », représente exactement, en turc, par le son et par le sens, « *Yeli* (prononcez *yeteu*) *Madjar* ». Parmi les sept tribus magyares et leurs sept chefs énumérés par Constantin Porphyrogénète (p. 165), l'une, « *Ertèm* », est probablement estropiée du nom turc « *Erkèm* »; deux chefs ont des noms nationaux turcs et mongols, qu'on verra figurer plus loin dans cette histoire : *Gour Koutan* et *Kaidou*. Le titre de la troisième dignité, chez ces *Magyar*, est le vieux titre turc de *Tarkhan* (Constantin, 174. Ἰστέον ὅτι ὁ γυλᾶς καὶ ὁ Καρχᾶν (ταρκᾶν) οὐκ εἰσὶν ὀνόματα, κύρια ἀλλὰ ἄξυόματα). Le même Constantin (p. 169) raconte qu'après que les Magyars eurent été vaincus, dans leur pays, par les *Kankar* (probablement les *Kankli*), la moitié d'entre eux s'en fut à l'est de la Perse (πρὸς ἀνατολὴν εἰς τὴν περσίδος) et reprit son vieux nom (ἀρχαίαν ἐπωνυμίαν) de *Σαβαρτοῖ ασπαλοῖ*, c'est-à-dire « habitants de Sabartioasphali ». *Cheberto* en *Pé-Lou* et *Chebertau* entre Samarkande et Gazna sont deux noms de lieu turcs également connus, qui signifient « les boues, les mares ». Un affluent de l'*Abakan*, dans le pays couvert de petits lacs marécageux, entre le réseau de la haute *Tobol* et du haut Oural, porte encore le nom de *Madjar*. Il y a plu-